

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE. — M. HADDON. — UNE FAÇON APPRÉCIABLE DE PRÊTER AUX AMIS. — TANTE ANNE. — AU PRESBYTÈRE DE STAMBOURNE. — LES GRANDS-PARENTS. — LA MAISON. — SOLITUDE. — ÉTRANGES RETRAITES. — LES TRÉSORS DES TÉNÉBRES. — LES LECTURES DE « L'ENFANT »

CHARLES-HADDON SPURGEON, l'aîné de dix-sept enfants dont quelques-uns moururent en bas âge, naquit à Kelvedon (Essex), le 19 juin 1834. Mais, tout petit encore, et dès qu'on put le transporter sans danger, une tante l'emmena chez son grand-père à Stambourne.

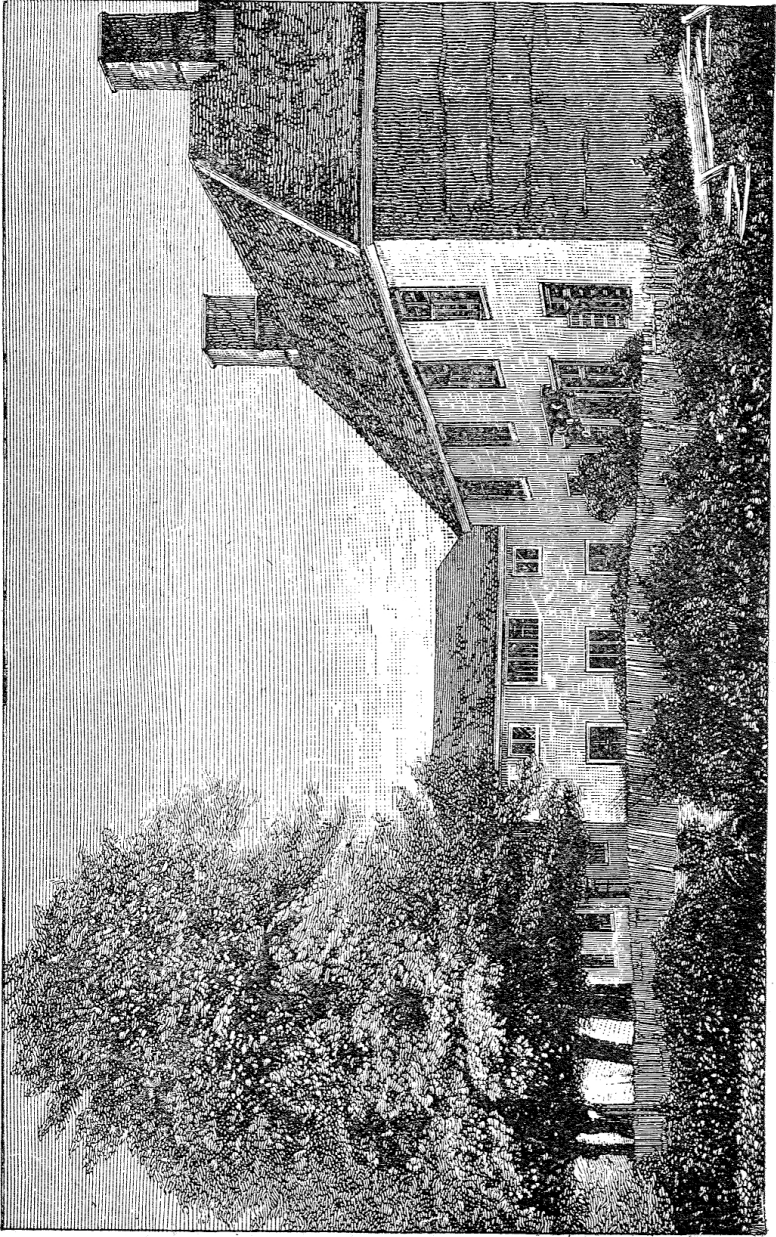
Ce prénom de Haddon donné au petit garçon, le père l'avait déjà porté. C'était celui d'un cher ami du grand-père Spurgeon. Avant d'être pasteur, celui-ci s'était occupé de commerce ; et un jour que son ami lui conseillait d'acheter en gros, comme il répondait ne point avoir les fonds nécessaires, M. Haddon lui avait offert d'avancer l'argent, ce qui avait été accepté. — « Vous me rembourserez après vente, avait dit M. Haddon. » L'opération fut fructueuse. M. Spurgeon rendit alors la somme prêtée, et demanda ce qu'il devait comme intérêts. Mais le prêteur se récriant, répondit : « Ce n'est pas là ma façon de

procéder en affaires, M. Spurgeon. Mon argent dormait, vous l'avez fait travailler et m'avez rendu service. C'est moi qui, pour la peine, vais vous compter le cinq du cent, en vous priant de revenir à l'occasion. » L'occasion se présenta de nouveau... Plus tard, M. James Spurgeon donna à son fils John, le nom de Haddon ; et M. John Spurgeon par la suite, le donna à son tour au premier-né de ses enfants, ce qu'autorisent les lois anglaises.

C'est donc au presbytère de Stambourne, que Tante Anne apporta son très précieux fardeau.

La vieille demeure avait grand air pour l'époque, avec ses huit fenêtres de façade, et son étage ; et elle prouvait que le premier propriétaire avait dû être riche ; ou bien que ses paroissiens avaient des cœurs généreux et les poches bien garnies. La maison avait près de deux cents ans d'âge. Les poutres de chêne supportant l'étage supérieur striaient les plafonds des pièces du rez-de-chaussée. Au temps du petit garçon la construction s'affaissait déjà : les planchers n'étaient plus parfaitement plans, les marches des escaliers s'inclinaient nettement d'un côté, les fenêtres affectaient une forme légèrement rhomboïdale, et les battants des portes, restés rectangulaires, ne correspondaient plus exactement aux encadrements déformés. On aurait pu croire, dit Spurgeon dans ses « Souvenirs », qu'une secousse sismique avait ébranlé l'édifice.

Quatre pasteurs s'étaient succédé dans le vieux presbytère. De combien de luttes et de victoires, de souffrances et de joies, ses murs n'avaient-ils pas été les témoins ! Chaque chambre avait été sanctifiée par la prière et le chant des cantiques de générations successives. Presque chaque dimanche, entre les servi-



LE PRESBYTÈRE ET LA CHAPELLE (STAMBOURNE)

ces, quelques amis chrétiens se réunissaient aussi dans le hall d'entrée pour s'édifier et prier en commun. Cette maison, était un sanctuaire.

Tout à côté s'élevait la chapelle: puis une série de remises et d'écuries pour les chevaux et les voitures des paroissiens éloignés. Une cour, un grand jardin plein de lilas et de rosiers s'étendaient devant le presbytère ; tout à l'entour les beaux ombrages des tilleuls et des châtaigniers. Enfin, derrière la chapelle, des bois fermaient l'horizon.

Le village lui-même était ignoré du reste du monde. Stambourne n'avait point de communications rapides avec l'extérieur ; point de route nationale, point d'auberge imposante et bruyante, c'était une agglomération d'une centaine de foyers qui réunissaient de cinq à six cents habitants. Tous s'occupaient d'agriculture à l'exception du forgeron, du cordonnier, de deux cabaretiers et de l'unique marchand du village.

Le pays était vallonné; il s'y trouvait la source d'une petite rivière, l'un des affluents du Coln. Et c'étaient jusqu'aux ondulations lointaines qui fermaient l'horizon, des bois, des champs, des haies, avec leur parure brune ou verte ou dorée selon les saisons; et les senteurs des sillons fraîchement creusés, des feuilles mortes ou des foins, des moissons et des fruits mûrs.

Au soir de sa vie, Charles Spurgeon écrit : « Oh ! pouvoir rester au milieu des boutons d'or et des prairies, des coquelicots et des champs de blé; ou dans les grands bois sous un dôme de feuilles que l'automne brunit ! » Sa pensée a évoqué le cadre de ses jeunes années, il se revoit ce qu'il était alors. Puis le chrétien se ressaisit, revient au présent, plai-

sante cette nostalgie, la combat, et ajoute : « Hélas, ces joies sont souvent imaginaires ! Allez-vous les chercher?... Il a plu ! Vous pataugez dans les pâturages transformés en marécages. Dans les prairies, vous enfoncez dans la boue, jusqu'au genou ; dans les tail-lis, un vent glacial vous coupe en deux, et vous devez rentrer à la maison pour y trouver du gruau, de l'eau chaude et une chandelle ».

C'est dans cette solitude, ce silence ou cette harmonie champêtre, dans cette vaste demeure avec ses chambres pleines d'échos et de mystère, dans ce vil-lage qui ignorait le monde et que le monde ignorait, que le petit Charles Spurgeon grandit et se développa.

Solitude, la grande maison qu'animaient trois chères présences ? Solitaires, ces années où se formait une touchante amitié entre le grand-père et le petit garçon ? Si, dans la Maison du Père, Spurgeon peut suivre encore ce qui le concerne, ici-bas, considè-re-t-il que cette appréciation jette une ombre sur les jours ensoleillés de Stambourne qu'il a toujours aimés ? Pense-t-il que nous sommes injustes pour les chers aïeuls et pour tante Anne ? Nous ne le croyons pas. D'ailleurs, il est à noter que dans ce milieu de gens âgés, l'enfant n'a pas recherché la compagnie d'autres enfants de son âge ; mais au contraire, ce qu'il aima et rechercha, ce fut, au sein de cette solitude, une soli-tude plus grande encore.

Terrassé par une violente attaque d'influenza qui mit ses jours en danger, Spurgeon occupa les loisirs de sa convalescence à achever la rédaction des « Souve-nirs de Stambourne » où nous puisons la plupart des détails sur son enfance. « Ce travail m'a récréé, écrit-il en songeant aux chers amis chrétiens qui auraient voulu lui imposer l'inaction complète. Je suis de ceux

qui ne peuvent se reposer, s'ils n'ont quelque chose à faire ». Or, à propos de son amour de la solitude, voici les curieuses lignes que nous lisons dans les « *Souvenirs* » : « Près du Temple se trouvait un *élevoir*; les dames en montaient les degrés, et se trouvaient sur une plateforme qui leur permettait de se mettre commodément en selle. C'était là une louable invention. Que de fois n'ai-je pas souhaité quelque chose de la sorte, lorsque j'avais à monter ma Rossinante ! Mais à l'époque, je m'étais attaché à cette construction pour une tout autre raison. Les grands tilleuls de l'allée semant à profusion leurs feuilles sur le sol, le sacristain les balayait et en entassait le plus possible sous cet élevoir. Que de fois ne m'est-il pas arrivé de retirer autant de feuilles qu'il était nécessaire pour que j'y puisse entrer. Je m'y glissais alors et m'y installais sans crainte d'être découvert. Mon ami, M. Manton Smith, a écrit un ouvrage intitulé : « *Feuilles vagabondes* » et un second : « *Encore des feuilles vagabondes* ». Je dois dire que je suis entré dans son travail avant qu'il fût né. La cachette était si bonne qu'on ne m'y découvrit jamais, et que les chers grands-parents ne purent jamais élucider le mystère des « disparitions de *l'enfant* ». *L'enfant voulait être seul*, mais où il allait, personne n'eût pu le dire, que ses anges gardiens.

« Tout récemment, tante Anne m'a demandé : « Voyons Charles, où disparaissais-tu quand tu n'étais qu'un tout petit garçon ? Nous te cherchions partout, mais nous ne te trouvions jamais que lorsque de ton plein gré, tu te décidais à revenir enfin ». Le susdit *élevoir* était ma cachette au temps des feuilles; et un tombeau me servait de refuge, quand les feuilles venaient à manquer. Non que j'entrasse

dans la tombe; mais celle-ci était surmontée d'une sorte d'autel. L'une des pierres formant côté, jouait aisément; de sorte que je pouvais me glisser à l'intérieur; et la pierre une fois remise en place, je me trouvais dans une sorte de grande boîte où personne n'aurait jamais eu l'idée de venir me chercher. J'allai au cimetière avec ma chère Tante pour lui montrer la cachette; mais il n'y avait plus que la pierre de dessus sur laquelle était inscrit le nom du défunt; et elle reposait sur le sol au lieu d'en être à quelque soixante centimètres. Les ouvriers qui avaient réparé la chapelle avaient pris, paraît-il, les pierres de côté, pour refaire les seuils. Toutefois je me souviens parfaitement de l'endroit, et de ce que la tombe était autrefois. Que de fois, caché de la sorte, ne me suis-je pas entendu appeler. Je percevais les pas tout proches et les voix; mais n'en persistais pas moins « *à vouloir être encore perdu* », bien que l'heure du repas fût passée. Des rêveries sur les jours à venir s'emparaient fréquemment de moi, et mon bonheur suprême de petit garçon (my boyish heaven) c'était d'être tout à fait seul... »

Loin d'être entravée, étouffée, dans ce milieu de gens d'âge, la personnalité de l'enfant se développa rapidement, et même s'affirma. Sa véracité était remarquable. Son originalité, sa vive intelligence, son bon sens, ses réflexions judicieuses, étonnaient son entourage. Tout petit, il fit sienne la maxime du Grand-père: « Faire toujours ce qu'on croit être bien, sans avoir égard aux opinions d'autrui. » Le petit garçon n'arriva que difficilement à comprendre que l'opinion des parents était une respectable exception à cette règle; et qu'il devait en tenir compte.

Le Grand-père devint rapidement l'ami de son petit-

fil. Grand'maman le gâtait ; et tante Anne plus encore. Voici d'ailleurs ce que Spurgeon raconte lui-même, dans ses « *Souvenirs* » :

« ...Ouvrant sur la façade, un peu à gauche, et cachée par quelques arbustes, une porte que j'aimais particulièrement, car elle donne accès au fournil avec son four, son pétrin, et sa machine à teiller où passait tout le chanvre du village. Combien de fois ne suis-je pas allé à ce pétrin ! Il était pourvu d'une petite tablette où chère Grand'maman plaçait toujours quelques gâteries pour *l'enfant*. Généralement, un peu de pâtisserie pétrie en forme d'animal, avec deux oreilles, et deux petits raisins secs à la place des yeux ; je nommais ces gâteaux de noms divers selon leurs dimensions. Chère Grand'maman ! Comme tu t'ingéniais à gâter l'enfant. Et cependant ta mémoire lui est plus chère, que celle de bien des gens plus sages qui, eux, ne le gâtaient pas ! Peux-tu voir, des cieux, le petit-fils que tu chérissais ? As-tu l'impression qu'il eût mieux valu montrer avec lui aigreur et sévérité ? C'eût été une grave erreur. Tante Anne qui était bien pour quelque chose dans ce genre d'éducation, gâterait encore l'enfant aujourd'hui, s'il était en son pouvoir de le faire. »

Mais continuons notre visite, avec Spurgeon comme guide. Il écrit :

— « Nous voici dans la pièce d'entrée, un grand hall carrelé ; sur l'un des côtés, une vaste cheminée, au-dessus de laquelle se trouve un tableau représentant David, Goliath, et les Philistins. Dans une encoignure, un cheval de bois ; mon grand cheval gris sur lequel je pouvais me balancer confortablement et m'asseoir à ma guise. Ce fut le seul cheval dont j'aie jamais joui. Les vrais chevaux ont des mouvements si vifs, si excentriques, que la loi de gravitation m'amè-

ne invariablement à une brusque rencontre avec le sol. Je ne puis donc dire que j'aime les promenades à cheval; toutefois j'affirme, pour ce qui est du cheval de mon enfance, que même un membre du Parlement pourrait, avec lui, garder son équilibre.

« Quand j'ai visité Stambourne, en 1889, un homme me dit qu'il m'avait balancé sur le cheval; mais si je me souviens du jouet, j'ai tout à fait oublié l'homme, tant nous sommes enclins, malheureusement, à oublier l'important pour nous souvenir du futile.

« Dans ce hall se réunissaient souvent, les membres les plus importants de la paroisse, les généreux donateurs. Lorsqu'il pleuvait le dimanche, ils y laissaient leurs manteaux. Chevaux et voitures allaient aux écuries, mais généralement chacun emportait son fouet à l'église. Quelles admirables personnes étaient M. et Mlle Jarvis! Si vraiment généreux; et cependant tellement humbles! Jamais mot vaniteux ne s'échappa de leurs lèvres; mais c'était une fête que de penser à leurs vies. Ni dans la vie, ni dans la mort, ils n'oublièrent leur pasteur et sa maison.

« J'aimais m'installer dans cette pièce, et surveiller, par la porte ouverte, la pluie qui tombait d'en haut, dans un baquet à lessive! Comme cela valait mieux de recueillir ainsi l'eau de pluie, que de la canaliser dans des gouttières. (Aujourd'hui je pense différemment). Mais alors, quelle joie n'avais-je pas à faire flotter les bobines vides, en guise de navires, sur cette mer en miniature. Et puis, cette eau était si fraîche, si douce. En écrivant ces lignes, il me semble encore sentir l'odeur spéciale qui se dégage après une pluie d'orage. »

Ainsi, tandis que dans le hall, quelques amis attendent la fin du mauvais temps en devisant de choses

et d'autres, oublieux peut-être de la présence du petit garçon qui semble tout absorbé par la pluie, le baquet et ses essais d'armateur, celui-ci entend les conversations, en tire la morale, s'instruit, observe.

C'est aussi dans ce « hall » que se tenaient les réunions du dimanche soir, pour les anciens et leurs femmes. Et il arrivait alors que l'enfant étonnait les assistants par l'originalité ou la hardiesse de questions ou de réflexions qui révélaient sa connaissance de la Bible. D'aucuns se demandaient déjà, ce que deviendrait le *petit enfant* ?

A l'inverse de tant d'enfants de pasteurs, menés trop jeunes dans le temple, il aimait la Maison de Dieu. Il aimait les services du sanctuaire. Le temple était pour lui un lieu de délices et ce lui était un plaisir que de s'y rendre. Un autre trait de son caractère, c'était l'horreur du mensonge. Jamais il ne mentit, jamais il ne nia ou ne cacha la vérité. Jamais il n'y eut lieu de mettre en doute sa parole. Relevons aussi son amour de la prière et de la Parole de Dieu. On l'entendit souvent prier, ou lire la Bible à haute voix, en des endroits solitaires.

A côté de ces qualités remarquables de droiture, de véracité, d'originalité, de bon sens, des dons exceptionnels d'intelligence, de logique, de raison ; à côté de cet amour de la solitude et de l'indépendance dont nous avons déjà parlé, il nous faut aussi enregistrer un tempérament volontaire, ne pliant jamais, ce qui ne fut pas sans causer quelque inquiétude aux parents.

Citons un trait de l'époque, lequel met en relief ce qui n'est ici que ténacité et persévérance, mais qui cependant est révélateur de cette volonté inflexible, laquelle n'acceptait jamais la défaite.



LE GRAND-PÈRE : M. JAMES SPURGEON